

Le Caméléon

Bulletin de la Fondation **Action Madagascar**
"Spécial 20 ANS"



Contribuons à concevoir l'avenir.

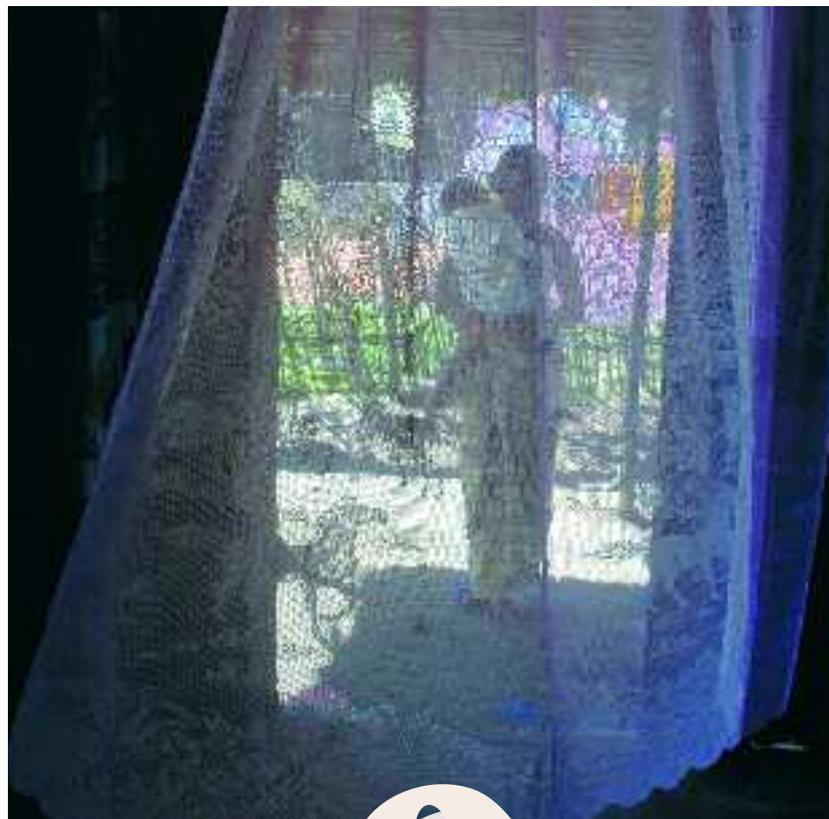
Editorial

Chers amis d'Action Madagascar,

A l'heure où le mot «durable» s'applique à tout projet et développement, Action Madagascar peut objectivement se l'approprier en l'associant à coopération. Notre Fondation accomplit aujourd'hui sa 20^{ème} année d'échange avec le Centre médico-chirurgical St-Damien à Ambanja. Vingt ans passés à soutenir l'hôpital en matériel, médicaments, produits de radiologie et de laboratoire, à participer à la diffusion de programmes radio, à maintenir savoir et éducation dans le domaine de la santé. Et pourquoi pas encore vingt ans pour donner un sens vrai au mot «durable»?

Il importe de souligner ce qu'Action Madagascar entend par coopération durable. Au-delà des contributions matérielles et des investissements consentis, il s'agit d'identifier les besoins – qui sont autant de chances – d'hommes et de femmes malgaches, d'améliorer leurs conditions de vie, de faire progresser leurs qualifications et enfin de veiller à ce que notre soutien soit un jour transféré aux responsables locaux.

(suite p. 12)



sommaire

Vingt ans de présence à Madagascar	02
Un lézard dans le frigo	04
Le conteneur	05
Dédouaner pour développer	08
Gilbert, le distillateur	09
Témoignage: Bienvenue à Saint-Damien	11
Editorial suite - informations	12

Vingt ans de présence à Madagascar

La Fondation Action Madagascar fête cette année ses vingt ans d'existence. L'occasion est belle de partir pour Ambanja, une petite ville située dans le Nord Ouest de l'île, à quatre heures de route d'Antsiranana, l'ancienne Diego Suarez. Nous vous invitons au voyage au coeur du Centre Médico-Chirurgical Saint-Damien. Avec le temps, dans une évolution inscrite dans la continuité d'une aide efficace, la clinique a étendu son champ d'action jusqu'à devenir un élément important du développement de toute la région, bien au-delà du domaine de la santé.

Mais avant de plonger dans le quotidien des malgaches du Nord de la Grande Île, avant de survoler le fonctionnement du Centre, un saut dans le temps nous reconduit aux origines. Nous sommes en hiver 1985.

Cette année-là, trois jeunes fribourgeois décident de passer un Noël différent des autres, un Noël plus engagé, plus fervent. Dans le cadre de l'ACAT (Action des chrétiens contre la torture), Marius Stulz, Claire Despont, celle qui deviendra plus tard son épouse et Corinne Goumaz une de leurs amies, rencontrent un prêtre mauricien qui leur parle d'une léproserie, perdue quelque part dans le Nord de ce pays insulaire. Enfin, la réflexion emprunte de foi et d'enthousiasme se concrétise; le but du voyage est trouvé.

Sous nos latitudes, l'opulence occulte bien souvent le sens fraternel de la nativité. Et là-bas?



Comment est-ce dans un pays où la lèpre -maladie de la pauvreté s'il en est- fait encore des victimes? De réunions en réunions, de rencontres en rencontres, ils parlent de leurs buts, expliquent pourquoi ils ressentent le besoin de découvrir ce tiers monde qu'ils ne connaissent pas encore. Alors que les trois jeunes gens ne demandent rien, n'organisent aucune quête, ne vendent rien, ne veulent rien, ils croisent bien des générosités et se retrouvent finalement avec la coquette somme de 20'000 francs. C'est le départ. Le pactole, planqué dans les bagages afin d'éviter la cupidité des douanes, sera donné à la léproserie.





A l'accueil, dans la moiteur des tropiques, il y a Stefano Scaringella, un père capucin mais surtout un chirurgien, arrivé dans la région d'Ambanja deux ans auparavant. «Immédiatement, nous avons été impressionnés par le personnage» se souvient Marius Stulz, «nous avons découvert quelque chose de frappant chez lui, c'est l'engagement par l'exemple, tout ce qu'il demandait aux autres, il le faisait, lui, avant.»

Durant trois mois, les suisses partagent leur temps entre la léproserie et le village où se trouve un dispensaire, également tenu par les religieux. Réorganisation d'une pharmacie qui partait en quenouille, accompagnement des lépreux aux travaux des champs, préparation des fêtes de Noël avec l'ensemble de la communauté... les jeunes suisses s'engagent dans toutes les activités prises en main par Stefano.

Et les 20'000 francs alors? «A la fin du voyage nous avons dit à Stefano: Tiens! nous avons encore ça pour toi.»

Par le simple fait d'avoir franchi la frontière malgache, «ça» s'est transformé en une véritable fortune. Surprise, Stefano n'en veut pas, du

moins pas sous cette forme. «Que vouliez-vous que j'en fasse?» se souvient-il vingt ans plus tard, «c'était la pire période de l'époque socialiste, on ne trouvait même pas du dentifrice ou un bout de savon, alors imaginez des médicaments... Je leur ai dit de reprendre l'argent, inutile ici.» Toujours au nez et à la barbe des douaniers, la somme repartira en sens inverse, non sans que Stefano ait pris soin de dresser une liste de matériel introuvable sur l'île ainsi qu'un catalogue de médicaments et divers produits de première nécessité; on fera les courses en Suisse avant d'acheminer le tout à Ambanja.

C'est ce premier geste, fondateur d'une action durable, qui va donner naissance à la Fondation Action Madagascar, forte aujourd'hui de quelque 780 membres.

Grâce à ces donateurs, les expéditions de matériel, médical ou autre, se succèdent à un rythme régulier par conteneurs au départ de Bulle. A quelques jours près, nous avons suivi l'un de ces envois. ■

A gauche,
en haut:
les familles attendent
En bas:
entrée principale de la clinique

A droite,
En haut:
la clinique, lieu de rencontres
Ci-contre:
Stefano avant ses
oeuvres urbaines



Un lézard dans le frigo

Voyage, voyage. Il y a eu le train jusqu'à Milano Centrale, le bus navette pour Malpensa, l'avion la nuit, l'atterrissage matinal à l'aéroport de Fascene sur l'île de Nosy Be au nord ouest de Madagascar, la chaleur de 7 heures du matin, Laurent à l'arrivée et la malice du bonhomme pour nous faire le p'tit coup de la tournée touristique dans le taxi de son copain Ismaël... Nous nous sommes faits cueillir comme des fleurs naïves aux premiers pas sur la terre malgache. C'est de bonne guerre, presque dans la coutume, alors pas de quoi en faire une histoire.

Au bout de cette balade obligée, la coque (la pirogue à moteur qui relie Nosy Be à l'île principale, dite Grande Terre ou « Tany Be » dans l'usage local).



Parvenus sur l'autre rive au terme d'une courte navigation en eau calme, le débarcadère enfiévré d'Ankify et le taxi 4L qui nous emmène sur une route reléguée avec le temps au rang de piste cabossée; ainsi nous allons, zigzaguant entre cassures et nids de poule, jusqu'à la bourgade d'Ambanja. Nous y sommes depuis près d'une semaine déjà; il est faux de dire que le temps africain file lentement.

Hier, il a fait si chaud que nous avons trouvé un lézard prenant le frais. Ventosé sur une branche à l'ombre apaisante des manguiers ? Non, l'ombre même était surchauffée. Il avait trouvé une place à son goût dans le frigo entre quelques tomates et deux bouteilles d'Eau Vive, la minérale du pays. Pensez bien que la bestiole n'est pas entrée là-dedans par effraction. La porte du frigidaire est voilée sur le haut. Pour lui clouer le bec, il faut l'attacher avec un solide tendeur élastique, chose que nous oublions souvent de faire; ce geste n'entre pas dans nos réflexes d'européens habitués à ce qu'une porte de frigo se ferme sans discussion. Le lézard a donc profité de notre distraction pour s'enfiler dans l'interstice et prendre un bain de fraîcheur. Il ne risquait pas de geler sur place pour la simple et bonne raison que les coupures de courant font ici partie du quotidien, maintenant la température du frigidaire à un degré idéal pour le corps du petit animal.

Economie en panne

Là, finie la petite histoire. Anecdote de prime abord, elle en révèle une autre, celle -beaucoup moins légère- d'un pays abîmé. Le lézard à l'abri dans son frigo n'est autre que l'allégorie des rudesses du contexte général. La société électrique nationale (JIRAMA) est en situation de quasi-faillite, paralysant fréquemment tout



A gauche,
ci-contre:
télévision de quartier lors du Mondial
En bas:
femmes en palabres

A droite,
ci-dessous:
la buanderie
En bas:
au marché



ce que la ville compte d'installations électriques, des plus insignifiantes aux plus indispensables. Outre les pannes surprises durant la journée, l'électricité est systématiquement coupée de 2 heures à 9 heures du matin.

Comment diable faire tourner une économie sans électricité? «C'est le mystère» répond Stefano. Fort de la collaboration avec Action Madagascar, qui poursuit son action en Suisse, le père et son équipe font face aux pires situations en organisant remarquablement le Centre Médico Chirurgical St Damien. Grâce à un puissant groupe électrogène, les suisses ont -entre autre exemple- permis à la clinique de se rendre autonome pour ses besoins en énergie.

Aggravée par la hausse vertigineuse du prix du gaz oil, la débâcle de la JIRAMA est due tout d'abord à une gestion pour le moins hasardeuse et ensuite à des causes aussi diverses que mystérieuses; c'est sans doute le premier palier d'une dégringolade qui va en cascade. Et ce n'est pas faire du misérabilisme de dire que la population malgache souffre. Souffre et résiste. ■

Le conteneur

Nous sommes à Diego Suarez, chef lieu du district du même nom. Un conteneur rempli de médicaments et de matériel divers a été débarqué sur les quais du port malgache, le troisième en importance. Les démarches de dédouanement commencent dans les luxueux bureaux de la compagnie maritime, prélude à ce qui sera le parcours du combattant. Avant de se perdre dans les méandres des obligations administratives, commençons par quelques notes prises à la volée sur la route entre Ambanja et Diego.

Nous sommes partis à cinq heures du matin, toute l'équipée dort ou somnole jusqu'à Ambilobe. Là, nous prenons un café bienvenu tandis que Norbert, le chauffeur, engloutit une solide baguette de pain fourrée de viande hachée aux piments, «la sauce» lâche-t-il entre deux solides bouchées. Passée cette ville grouillante comme si elle ne s'était pas endormie, la route se met à onduler et prend un peu d'altitude. De chaque côté du goudron, quantités de sacs de charbon de bois sont en vente. A voir ces alignements, on se dit que la forêt doit prendre un bien vilain coup. La déforestation





A gauche,
en haut
la pharmacie de la clinique
En bas:
près du service obstétrique

A droite,
locaux bien gardés

aux conséquences que l'on sait sur l'environnement est un problème que l'Afrique entière se partage. L'autre jour, Mathilde, jeune journaliste à la radio Hafaliana, a couvert une réunion de sensibilisation sur la question. Tout en sachant qu'il sera impossible de substituer totalement la production de charbon de bois par un combustible de remplacement (le gaz est hors de prix), les responsables recherchent les moyens de contenir une catastrophe programmée si l'on n'agit pas rapidement. Agir avec quels moyens? Toute la question est là. Le Gouvernement préconise l'utilisation de réchauds spéciaux en terre cuite à faible consommation; il a également interdit les coupes de bois dans la mangrove -les palétuviers dont le bois est fort prisé par les charbonniers sont protégés à Madagascar- et exigé que les fabricants travaillent avec une autorisation délivrée par le service des Eaux et Forêts. A voir dans les années à venir si ces mesures seront suivies d'effets. Pour l'heure, «le problème est loin d'être résolu même si des progrès ont été faits» dit-on ici. Au retour, Norbert en achètera trois gros sacs pleins pour les besoins de la cuisinière familiale. Dans ce coin, le combustible arraché à la forêt est moins cher et de meilleure qualité que celui acheté au marché d'Ambanja.

Après les charbonniers de la brousse, voici les mineurs du village d'Andrananakoho, premier village aux saphirs. Des filons de pierres pré-

cieuses ont été découverts dans les environs déclenchant la ruée, un véritable Klondike à l'africaine. Bordant la route, serrées les unes contre les autres, les huttes en falaf ont poussé comme des champignons. Le mot « falaf » désigne l'ensemble des matériaux que l'on retire du ravinala, l'arbre des voyageurs; ses longues feuilles élancées qui partent en éventail vers le ciel fournissent la couverture du toit des cases, les branches servent à la construction des parois. L'idée de bâtir, ne serait-ce qu'une cabane avec cet arbre dont le nom pousse plutôt à boucler ses valises laisse songeur, nous en rigolons pour tuer le temps et réduire l'inconfort du voyage sur une route trouée.



A Ambondromifey, second village au ventre rempli de trésors, nous stoppons. - M'bola tsara (bonjour) échantillon? demande Géromine, la responsable du laboratoire à la clinique. Elle est du voyage afin d'assister Alessandro, l'administrateur italien de St-Damien, dans les opérations de dédouanement.

La question est à peine posée qu'une grappe humaine se forme aussitôt autour de la voiture; une main tend deux pierres, l'une d'un bleu percutant, l'autre plus pâle, un peu de la couleur d'une aigue-marine. Pour la première, le vendeur annonce 3,5 millions de francs malgaches (FMG¹) le gramme, soit 280 euros. Bigre!

Avec la pépite de six ou huit grammes qu'il nous présente, notre bonhomme tient dans sa main une fortune pour le pays.

A Madagascar, la terre propose ses richesses, la nature donne sans trop compter. Outre le sous-sol et ses futurs bijoux, les cultures de vanille, de café et de cacao devraient faire des paysans d'ici des gens heureux. Pourquoi sont-ils si démunis ? Même si avec cette question nous touchons concrètement aux injustices du commerce mondial, elle restera en suspens pour aujourd'hui; nous repartons pour ne plus nous arrêter jusqu'à Diego où nous arrivons à 9 heures, pile pour l'ouverture des bureaux. ■

¹ Le franc malgache a été officiellement remplacé en 2005 par l'ariary (1 euro = 2'500 ariary = 13'000 FMG) mais rien n'y fait, la nouvelle monnaie ne s'impose pas, si bien que les deux ont toujours cours ce qui ne va pas sans créer de multiples confusions, les nouveaux billets croisant les anciens jusque dans les transactions les plus usuelles.



Dédouaner pour développer

Alessandro pousse la porte de l'immeuble dans lequel siège le transitaire. Changement de décor, ici plane le froufrou parfumé des secrétaires qui accueillent en souriant dans la fraîcheur de l'air conditionné. Il ne faut pas se laisser aller à la douceur de l'ambiance, l'heure est aux affaires sérieuses. Alessandro est venu retirer une partie du dossier nécessaire au paiement de la caution et des frais dus à la compagnie maritime. Ensuite, ce sera l'ouverture du bal, de la cavalcade plutôt, capitainerie, douane, gendarmerie, bureau du médecin inspecteur, les allers et retours d'une officine à l'autre vont ainsi se succéder tout au long de cette fastidieuse journée. A chaque guichet Alessandro -dont la patience est infinie- laisse d'épaisses liasses de billets. A terme, il se sera allégé de 1,3 millions d'ariary qui disparaissent en taxes et frais divers, soit 500 euros environ. Une somme considérable pour la clinique qui cherche par tous les moyens à diminuer ce genre de frais.

Sans ces conteneurs qui arrivent régulièrement, le Centre Médico chirurgical Saint-Damien ne serait pas ce qu'il est devenu: le premier hôpital du nord de l'île, un rouage essentiel dans le système de santé de la région. Nous profitons de la pause de midi pour nous en convaincre par un passage à l'hôpital de la ville. Vétuste et délabré, à l'intérieur comme à l'extérieur, inutile d'aller plus loin dans la description. «Compresse, fils pour sutures, médicaments,



antiseptiques... jusqu'aux gants pour le chirurgien, le patient doit avant tout geste médical se procurer lui-même le matériel nécessaire aux interventions» explique Alessandro.

En d'autres termes, le propos de l'administrateur revient à dire que la majorité de la population n'a pas les moyens de subvenir à sa santé. C'est dire surtout le caractère précieux et indispensable des conteneurs expédiés par la Fondation Action Madagascar. Au fil des ans, le matériel ainsi acheminé a permis de développer considérablement le CMC Saint-Damien. L'année 2002 a par exemple été celle de l'inauguration d'un nouveau bâtiment comprenant un troisième bloc opératoire, un laboratoire d'analyse, une autre salle de pansements, la banque de sang et une salle d'accouchement. Aujourd'hui, l'hôpital dispose de cent lits répartis dans différentes sections qui vont de la maternité à la pédiatrie en passant par la dermatologie, la médecine homme/femme ou les maladies infectieuses, sans oublier la radiologie et le service ophtalmologique.

A gauche,
ci-contre:
au marché...

A droite,
ci-dessous:
un laboratoire de la clinique

En 2005, les quatre chirurgiens de l'équipe ont pratiqué plus de 2000 interventions bénignes ou sérieuses, de jour ou de nuit, soit à peu près six par jour, autant que ce qui se fait à Diego en une semaine. Bien que significative, cette comparaison n'est pourtant pas faite pour dévaloriser la structure gérée par le Ministère de la Santé, bien loin de là. L'hôpital de Diego fait tout ce qu'il peut avec les moyens dont il dispose. Le rapport montre simplement le manque cruel d'installations sanitaires à Madagascar. Aidé par ses contacts en Europe, Stefano l'affirme d'ailleurs sans hésiter, «si le CMC d'Ambanja ne bénéficiait pas de soutiens étrangers, il fermerait ses portes.» C'est dire toute l'importance du travail des bénévoles de la Fondation Action Madagascar (dans le canton de Fribourg et à Vaduz au Lichtenstein). Le CMC Saint-Damien bénéficie aussi d'une aide de l'Ordre des Frères Capucins qui soutient l'oeuvre de l'un des siens. Stefano, pour qui il s'agit de sauver des vies bien avant de récupérer des âmes, apprécie la liberté qui lui est donnée. «Musulmans, animistes, chrétiens, chez nous toutes les religions se croisent en se respectant mutuellement, c'est une belle rencontre... non ?» Oui, une belle rencontre effectivement, un beau message aussi. ■



Gilbert le distillateur

Au fond de la cour, à l'arrière de la clinique, parmi les bâtiments de service, buanderie, locaux techniques, magasins et autres hangars, il en est un qui intrigue. A l'intérieur, trône un alambic de belle taille au milieu de tonneaux, de bidons, de fioles, d'éprouvettes, d'ustensiles divers. On se croirait au royaume de quelque alchimiste, une présence insolite, presque incongrue dans cet univers hospitalier. Nous entrons dans le domaine réservé de Razendry Eisenhower Gilbert, un homme affable et disponible qui revendique avec fierté le titre de fils spirituel de Bernard Rime, distillateur bien connu en ville de Bulle et au-delà des frontières de la Gruyère.

Comme en témoigne une attestation signée du bullois -qui est aussi le «monsieur logistique» d'Action Madagascar- la filiation est certaine. Placardé sur l'armoire aux instruments le texte dit que «Très vite R. E. Gilbert a compris et pu mettre en pratique les diverses fermentations, la distillation ainsi que le contrôle des alcools distillés.»

Nous voici donc en présence du maître et de l'élève, deux hommes qui exercent la même profession, avec une différence notable cependant. A l'inverse de celui distillé par son aîné, l'alcool qui sort de l'alambic malgache est rendu impropre à la consommation. Pourtant les fruits utilisés lors de la macération puis de la fermentation laissent rêveur. Ananas, mangues, papayes, anacardes, lychees, oranges, fleurs de coco, on imagine sans peine les nec-



tars digestifs qu'ils pourraient générer. Pas touche! Interdiction formelle de se réjouir le gosier! La consigne est scrupuleusement respectée et les bidons d'alcool qui sortent de l'ancre de Gilbert s'en vont directement aux deux blocs opératoires ou dans les salles de pansements. Usage médical exclusif donc. Aussi, une fois la distillation effectuée dans le vieil alambic ramené de Suisse, l'alcool est immédiatement coloré au bleu de méthylène. Ensuite Gilbert ajoute encore un millilitre de pétrole par litre d'alcool afin de fixer le mélange. Vingt quatre heures plus tard le liquide antiseptique est prêt à l'emploi, mais pas celui que l'on imaginait au départ. Sur la Grande Île, nécessité fait loi. Dès lors, chirurgiens, médecins ainsi que l'ensemble du personnel soignant de la Clinique St-Damien apprécient la présence rassurante de l'alambic dans leur proximité immédiate. Stefano le dit bien. «Ici, on ne trouve pas toujours de l'alcool; depuis que la sucrerie ne fonctionne plus, des pénuries surviennent. Nous nous sommes mis à l'abri avec notre distillerie

qui produit quelques 400 litres par an et il arrive que nous fournissions les hôpitaux de l'Etat, à Nossy Be et même jusqu'à Diego. De plus c'est un savoir-faire qui s'apprend et se transmet, maintenant nous avons un nouveau métier dans la région.»

Etonnant personnage ce Gilbert! En attendant que l'alambic finisse son oeuvre, il sort de son sac à dos une grosse pile de cahiers et commence à corriger les travaux de ses élèves. Notre distillateur est aussi enseignant au cycle secondaire, d'Ambaboka, un village à 17 kilomètres d'Ambanja. Pour passer d'un métier à l'autre, pour avaler la distance qui sépare les salles de classes de l'atelier de fabrication, Gilbert enfourche un de ces vieux vélos de l'armée suisse. Jusque dans les objets les plus infimes, on retrouve Action Madagascar! ■

A gauche,
en haut
Gilbert, le distillateur

A droite,
intérieur de clinique

Témoignage: Bienvenue à Saint-Damien!

Pour conclure, quelques impressions que livrent Sophie, une jeune assistante en soins et future infirmière qui a découvert la clinique de l'intérieur des salles d'opération. A Ambanja, les petites mains rendent de grand services.

A peine arrivée, une douche pour récupérer du voyage et c'est ma première rencontre avec le Père Stefano, le temps de faire connaissance en partageant le repas du soir. Autant dire tout de suite qu'avec lui les choses ne traînent pas car le rendez-vous est fixé au lendemain matin à 8 heures à la clinique.

Pour moi, petite européenne fraîchement diplômée dans les soins, habituée à des règles bien précises et à être encadrée de tous côtés, quelques interrogations surviennent. Vais-je supporter cette ambiance de bloc opératoire, saurais-je quoi faire, quoi dire? Et la chaleur, l'environnement qui ne m'est pas familier... Beaucoup de questions dans ma tête.

Grâce à un accueil généreux et surtout à la confiance placée en moi par le Père Stefano et tous les autres chirurgiens, ces appréhensions ont très vite disparues.

Pourtant, je m'imaginai partir pour un stage d'observation. Les choses ne se sont pas tout à fait passées comme ça. Pour le Père Stefano et son équipe pas question d'observer dans un coin les bras croisés. J'ai donc mis les mains à la pâte et à cette occasion, j'ai fait mes premières sutures.



Au bloc opératoire, c'est toute une atmosphère qui plane, malgré le sérieux du travail l'ambiance est détendue, pas de stress, des blagues en malgache traduites en français pas toujours compréhensible pour moi, des chants et même des pronostics très divergents sur les résultats des matchs du Mondial. En dépit de cet air relâché, le rythme est effréné, le bloc opératoire tourne jour et nuit. Il est 22h. A peine remise de ma journée, que la jeep de la clinique klaxonne en bas de chez nous pour une urgence. On me demande, j'y vais pour une césarienne et tout se passe au mieux. Tard dans la nuit, je rentre à pied accompagnée de Laurent le brancardier, c'est quand même plus prudent.

Je me souviens d'une autre nuit passée avec Clotilde, la sage-femme, des heures à attendre qu'une femme accouche. En attendant, elle me raconte des histoires tout en dégustant du crabe au coco au pied du lit de la patiente. Pour finir, elle n'accouchera pas ce soir, mais quelles heures enrichissantes!

Impossible d'échapper à la comparaison, ici quatre chirurgiens abattent une dizaine d'opérations par jour, qui sont gratuites ou rémunérées par une somme symbolique. Même si un tel système ne paraît pas possible chez nous, pourquoi un tel décalage? ■

Sophie, 20 ans



Contribuons à concevoir l'avenir.

Presque une personne sur deux sur notre terre vit dans la pauvreté et doit se contenter de moins de deux de nos francs par jour, peut-être encore moins à Ambanja. Pour la santé, il ne leur reste pas d'argent. Dans ce contexte l'amélioration de l'accès aux soins médicaux constitue une étape essentielle dans la lutte contre la pauvreté. La santé est un droit fondamental de l'homme.

Telle est la contribution d'Action Madagascar envers les habitants d'Ambanja. Durant ces 20 ans notre «Action» a été une réussite. Les acteurs de ce succès permanent sont d'ici et de là-bas. Ici, ce sont les donateurs qui mettent en marche les leviers indispensables de la machinerie de la Fondation, là-bas toute l'équipe qui gravite autour du Père Stefano, capucin – chirurgien – directeur de la Clinique et enfin homme orchestre de notre ensemble.

Contribuons à concevoir l'avenir.

Avec vous tous pour l'avenir de générations futures dans le respect des droits élémentaires de l'homme, avec les modestes moyens de notre Fondation. Sur les étals des grands magasins, l'on trouve en cette fin d'année un excellent chocolat «au cacao de Madagascar». Rappelons qu'il faut moins de deux francs pour traiter un enfant de la malaria et que soixante de nos francs suffisent pour approvisionner durant une année une unité de soins de la Clinique d'Ambanja en médicaments. Quel est l'investissement durable? Le chocolat? tout excellent que soit le cacao de Madagascar.

François Perriard,
président de la Fondation «Action Madagascar»

Retrouvez l'intégralité de ces carnets de route, publiés dans le journal La Gruyère, éditions de décembre 2006 et janvier 2007 (www.lagruyere.ch).

Impressum

Rédaction: Didier SCHMUTZ - Témoignage: Sophie SCHMUTZ -
Photographie: Bruno MAILLARD - Graphisme: ACTE7, Fribourg

Action Madagascar vous intéresse? Prenez contact avec nous!

Fondation Action Madagascar, rue de Morat 16, CH-1700 Fribourg

Téléphone: 079 541 30 57,

Banque Cantonale de Fribourg, 1701 Fribourg CCP: 17-49-3, compte n° 01 10 400.997-02

www.actionmadagascar.ch